NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

124 N° 3 July-September 2002

Juifs et chrétiens: que doivent-ils espérer de leur rencontre?

Jean-Marie LUSTIGER ((Card.))

p. 353 - 362

https://www.nrt.be/en/articles/juifs-et-chretiens-que-doivent-ils-esperer-de-leur-rencontre-542

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 124 (2002) 353-362
J.-M. Cardinal LUSTIGER

Juifs et chrétiens: que doivent-ils espérer de leur rencontre?[1]

Des observateurs perspicaces peuvent-ils penser que l'essentiel des problèmes soit résolu entre le peuple juif et l'Église catholique, après les démarches spectaculaires accomplies de part et d'autre, notamment par le pape Jean-Paul II et les représentants de l'État d'Israël? Au vrai, ces événements ne font que permettre de commencer le travail de discernement. Sa nécessité apparaît de plus en plus impérative à toute personne qui réfléchit à cette question vitale tant pour les catholiques à l'égard des Juifs que pour les Juifs vis-à-vis des chrétiens. Leur connaissance mutuelle sera porteuse de fécondité encore inattendue (cf. *infra*, I). Mais elle reste une tâche inaccomplie par les chrétiens comme par les Juifs (cf. *infra*, II).

I. – Connaissance mutuelle

1. Comment un chrétien *croyant et pratiquant se représente-t-il communément le peuple juif ou les Juifs?*

a. Sa première source d'information est *la Bible*. Ce n'est pas rien! L'identité dynamique du peuple juif, telle que la lettre biblique permet d'en appréhender l'histoire sainte, structure pratiquement la culture de l'Occident. L'univers de la Bible qu'à juste titre nous ne pouvons comprendre que comme le patrimoine propre du peuple juif, est devenu la matrice de toute représentation de l'histoire et de la société dans les cultures d'inspiration chrétienne.

Le Nouveau Testament lui-même est écrit par des Juifs et est incompréhensible si l'on ne connaît pas la vie et l'espérance juives à cette époque tant en Terre Sainte que dans la diaspora. L'on sait combien ces textes ont pu être lus de façons contradictoires et

1. À l'invitation du Congrès Juif Mondial, le Cardinal Lustiger a donné cette conférence lors de la rencontre annuelle de ses représentants les 22-23 avril 2002 à Bruxelles. La *NRT* remercie le Cardinal Lustiger de lui confier ce texte.

blessantes dans l'Église. Inutile de rappeler ici en détails l'œuvre des derniers papes Jean XXIII, Paul VI et Jean-Paul II pour rejeter l'accusation de «déicide» et l'enseignement du mépris.

L'imprégnation des esprits chrétiens par une lecture plus ajustée du Nouveau Testament est aujourd'hui visible; elle conduit à redécouvrir l'insertion de la prédication de Jésus dans la culture juive du premier siècle et la continuité dans son enseignement avec la tradition biblique. La multiplication des ouvrages écrits sur ce sujet par des auteurs juifs le montre à l'évidence.

C'est donc une image hautement religieuse du Juif et d'Israël que suscite la lecture chrétienne de la Bible, valorisée, respectée et aimée. Le conflit des interprétations juive et chrétienne peut être rude. Il a pu dégénérer en persécutions fratricides, trop souvent sanglantes. Désormais ces affrontements ne peuvent plus cacher dans l'autre le frère le plus proche; les gestes de repentance, la demande de pardon, la prière au Mur des Lamentations purifient le regard chrétien. Le pape Jean-Paul II a nommé ses frères aînés. En exagérant à peine, un chrétien fervent serait même tenté de ne voir en tout Juif que le reflet de la parole prophétique ou un porteur des traits sacrés de l'histoire du salut.

b. En second lieu, quand il s'agit de la *religion* juive, le catholique l'imaginera structurée à l'image de la sienne. Cela est particulièrement vrai en France où l'émancipation napoléonienne qui s'est ensuite étendue au reste du vieux continent, a façonné une structuration du judaïsme à l'image du catholicisme, «religion de la majorité des Français». Ainsi, les rabbins seront assimilés aux prêtres, les synagogues aux églises; assimilés, disons plutôt mis en parallèle. Cette mise en équation des rites et des pratiques a projeté sur le judaïsme l'autocompréhension des catholiques. Quelle ne peut pas être la stupéfaction d'un catholique, même instruit, en découvrant que les *cohanim* et les *leviim* ne sont pas forcément des rabbins; ou inversement!

c. Troisièmement, l'évolution historique des esprits dans l'Église catholique a amené à distinguer les *autorités* propres à la religion de celles de la politique. Cette distinction est d'ailleurs familière à l'univers juif. Mais, du coup, dans la recherche de partenaires, les responsables hiérarchiques de l'Église catholique reconnaîtront naturellement comme vis-à-vis des responsables religieux, donc des rabbins ou des grands rabbins. À moins d'être très avertis, ils auront tendance à sous-estimer ou à ranger exclusivement dans l'ordre du politique les autres formes d'organisation de la vie et de l'identité juives. D'où la difficulté à concevoir — et cela se

comprend — la nature exacte de l'État d'Israël et d'une institution semblable à la vôtre, aujourd'hui.

d. Quatrièmement, on le devine, le plus confus pour un chrétien, c'est *l'identité juive*. Vous me direz qu'elle est aussi pour les Juifs un sujet de débats et de disputes! Mais cela ne nous enlève pas la certitude de savoir chacun ce dont il s'agit. Quel est le trait commun entre Einstein, Cohn-Bendit, Marx, Freud, Ben Gourion, Rosenzweig, Martin Buber, Rabin, Begin, Bergson, Mendelssohn et combien d'autres, si ce n'est qu'ils sont juifs? Mais qu'est-ce à dire? Peut-être un sentiment d'étrangeté sans pareille? L'intuition d'un lien subtil où se mêlent souvenirs refoulés et slogans de l'antisémitisme? Ce qui amène les non-juifs à poser les questions les plus naïves, parfois blessantes. Ce caractère d'étrangeté du Juif aux yeux du non-juif est encore accru par la situation concrète des populations juives qui ont connu au cours des siècles de constantes migrations. Un Juif n'est jamais (sinon rarement) tout à fait autochtone dans aucun pays d'Europe; il est toujours, à quelques générations près, un immigré et donc encore un étranger; plus étranger que d'autres en raison de sa forte différence religieuse ou identitaire.

e. Je note enfin, je rappelle surtout la *Shoah*. Elle marque les Juifs d'aujourd'hui d'une manière indélébile. Elle apparaît aux yeux des non-juifs comme un signe distinctif qui suscite l'horreur de la mauvaise conscience et la terreur d'une menaçante prophétie. Cela renforce le caractère sacré, fascinant et inquiétant, du Juif pour la conscience chrétienne.

Bref, ce qui est difficilement concevable pour des chrétiens, c'est l'identité juive. Des institutions comme le CRIF[2] en France, le Congrès juif européen ou votre Congrès juif mondial l'attestent cependant; quelles que soient leurs diversités religieuses, culturelles, politiques, idéologiques, quelles que soient aussi leurs divergences théoriques sur leur propre définition, un point commun existe entre Juifs. Bien plus, il résiste à toute critique et à toute tentative d'éloignement.

Il n'est identifiable ni à une nationalité, ni à une culture, ni à une langue, ni même à la pratique d'une religion, encore que celle-ci ait joué et joue dans la tradition un rôle fondamental. Mais c'est la perception d'une ineffaçable communauté de destin qui implique un certain idéal de la vie humaine. C'est le souvenir,

2. Conseil représentatif des institutions juives de France.

même enfoui, de plusieurs millénaires d'histoire où la dispersion et la persécution tiennent une place primordiale et en même temps l'espérance indestructible de devoir vivre. C'est encore le sentiment d'un devoir à l'égard de la vie et de l'humanité.

Tant que cette réalité n'aura pas été au moins devinée par un non-juif, catholique ou non, il situera difficilement ses relations avec le monde juif. La difficile compréhension de l'identité juive s'étend d'une certaine façon à la naissance et à l'existence de l'État d'Israël. Sa reconnaissance, nous le savons, a constitué un pas décisif dans l'établissement de relations normales entre l'Église catholique et le monde juif.

2. Pour souligner la difficulté, il nous faut tenter de tracer le tableau symétrique de ce que peuvent être les catholiques pour des Juifs.

a. Premièrement, serait-ce du simplisme si je me contentais de répondre d'un seul mot: des *goïm?* Mais ce mot reste ambivalent. Pour les ashkenazes, ce terme était synonyme de «chrétien» puisque, par définition, la population non-juive dans laquelle ils ont été immergés était chrétienne. À son tour, la perception juive projette sur l'ensemble des non-juifs un type d'identité comparable à l'identité juive. Cette vision comporte une faiblesse. La diversité des non-juifs est infiniment plus grande que celle interne au judaïsme. Car la cohérence le plus souvent n'existe pas, si ce n'est de façon sectorielle, sur la base de la nation ou de l'appartenance religieuse ou d'une tradition culturelle ou corporative. C'est trop souvent une erreur d'optique de la part du monde juif de décrire le reste du monde en le ramenant à une seule catégorie.

b. Deuxièmement, du point de vue religieux, la tradition juive pluriséculaire a choisi *d'ignorer le fait chrétien*, de ne même pas le nommer. Quand s'instaurèrent des discussions à ce propos, la réponse fut que le judaïsme n'avait pas besoin des chrétiens pour se définir. Pour se définir en son essence? Peut-être. Pour se décrire en sa destinée et en sa fécondité historique? Je ne sais. En tout cas, cette réponse ne permet pas de rendre raison des chemins parcourus par les peuples tributaires de la Bible reçue d'Israël.

c. Troisièmement, *le poids de l'histoire* a amené une relation complexe, en Occident, entre Juifs et non-juifs. Relation complexe, faite d'identification, voire d'assimilation, mais aussi de rejet, voire d'hostilité trop souvent sanglante. Ces relations restent marquées par le souvenir juif — et le refoulement catholique

— d'une condition marginale et asservie. La liberté donnée à partir du Siècle des Lumières, dans une logique d'émancipation, a poussé à effacer la particularité juive au bénéfice de l'identité commune basée sur la citoyenneté rationnelle.

En dépit de la place importante, souvent déterminante, prise par des Juifs dans l'élaboration de la culture moderne, leur différence est cependant toujours demeurée, insaisissable dans ses fondements, effacée parfois par l'indifférence des Juifs eux-mêmes, mais toujours présente et susceptible de réapparaître, fût-ce sous la menace d'une inguérissable maladie: l'antisémitisme. Dès que celui-ci se manifeste, il réveille chez tout Juif le souvenir, voire même le souvenir du souvenir, des persécutions, des bûchers, de l'Inquisition, des ghettos, des pogroms, des camps. Cette mémoire liminaire pèse d'un immense poids sur nos pensées et nos choix, en même temps que l'énergie de faire sans cesse triompher la vie.

Il est donc nécessaire de poursuivre un patient travail de connaissance mutuelle, qui saisisse en leur vérité les représentations réciproques des catholiques comme des Juifs. Il nous faut exposer le patrimoine symbolique qui unit et qui divise. Il est nécessaire de se connaître, affectivement et concrètement, pour permettre un véritable dialogue qui ne soit pas parasité par les soupçons ou les susceptibilités.

Si je considère les vingt dernières années où je me suis trouvé à un poste privilégié d'observation, j'ai pu admirer l'énergie et la patience d'un certain nombre de leaders juifs et de responsables de l'Église catholique pour désamorcer suspicions et critiques, avivées par la sensibilité aux coups reçus dans le passé, par le réflexe de défense longuement acquis dans le temps de la persécution et du mépris. En revanche, quand la relation est devenue confiante, il devient possible de se dire les choses en profondeur et en vérité, entre êtres raisonnables qui appartiennent à la même famille humaine dans un a priori d'estime et de respect mutuels. La nature des conflits peut alors apparaître dans sa réalité pratique et réelle, sans être immédiatement chargée de tout le poids des conflits du passé et des craintes pour l'avenir.

J'insiste. Il ne s'agit pas de se contenter d'une éthique du consensus et de la communication. Il nous faut une connaissance réelle des sensibilités et de leur histoire, des convictions et des non-dits, voire de nos ignorances. Un tel travail suppose des contacts personnels, alors que la vie sociale des pays développés n'est pas toujours favorable aux débats et peut faire ressurgir

constamment d'autres sources de friction. Pour nous, *l'antisémitisme* demeure une menace lancinante. Le pari sioniste proposait une solution radicale en donnant à la condition juive diasporique l'identité d'une nation capable de se défendre et de se faire respecter. Une autre option fait appel au droit des gens et à la raison commune. C'est le cas de la législation française qui stigmatise et pénalise le délit d'antisémitisme.

Ces manières de faire face aux résurgences de l'antijudaïsme ont leurs mérites mais aussi leurs limites. Car l'antisémitisme est la conséquence, portée à un point d'incandescence, du rejet de notre différence, de cette différence singulière porteuse de la condition juive, de cette différence unique puisque marquée par l'élection d'Israël. Pour gérer cet irrationnel et cette puissance symbolique qui peut se retourner en violence destructrice, il y faut sagesse et prudence. C'est là que la rencontre confiante des responsables du catholicisme et des responsables du judaïsme peut aider à modérer les explosions irrationnelles de haine, de ressentiment ou de vengeance, et, s'il plaît à Dieu, à instaurer débats respectueux et fructueux échanges.

II. – Convergences

La rencontre et la connaissance mutuelle ne supprimeront pas les divergences. Mais elles mettraient — je dirais plutôt, elles mettront — en lumière des convergences que la globalisation des cultures doit rendre aujourd'hui plus manifestes. Elles renforceront la prise de conscience de positions fondamentales communes sur la vie des sociétés.

1. C'est en premier lieu, à travers toutes nos déficiences, une vision éthique *de la conduite humaine.*

Certes, la diversité des points de vue est grande chez les Juifs comme d'ailleurs chez les chrétiens. Mais il reste que le message biblique et celui de l'Évangile imposent une convergence réelle et forte, vérifiée en maintes circonstances, à travers même les aléas de l'idéologie. Deux mots le symbolisent: justice et paix. La grande figure de René Cassin, principal rédacteur de la Déclaration universelle des droits proclamée à Paris en 1948, en est un éclatant exemple. De ce point de vue, il n'est pas sans intérêt de rappeler la place des Juifs dans la genèse et l'évolution du marxisme. Un certain nombre d'entre nous y ont souscrit par

goût passionné de la justice. Les mêmes, ou leurs enfants, ont été en tête des contestataires de la dictature ou de la terreur pour défendre la dignité humaine. Ils en ont payé un lourd tribut.

Peut-être ai-je un point de vue trop religieux ou simplement optimiste? Mais sur la majorité des problèmes qui touchent à la condition humaine et à ses incidences sur les choix législatifs, les représentants du judaïsme et ceux de l'Église catholique me paraissent souvent d'accord sur les principes et fondements de la vie en société.

2. Un autre point de convergence entre l'expérience constitutive de l'identité juive et la foi chrétienne ou les cultures qui en proviennent, c'est une certaine idée de la démocratie *et de la* liberté.

La défense des droits de chacun et de la liberté politique est inscrite dans la tradition juive où la critique de la royauté fait partie de la révélation biblique, qui idéalise les figures de David et de Salomon. La tradition chrétienne en a pris le relais alors même que les empires cherchaient dans le christianisme une sacralisation abusive, dès lors oppressive des Juifs. À l'époque contemporaine la défense de la liberté religieuse nous mène à refuser que l'État se pare de l'autorité sacrée et d'un pouvoir sur les consciences qui ne relève que de Dieu.

Peut-être mon langage est-il trop religieux pour exposer ce problème politique de la citoyenneté? Il reste que l'expérience juive et la tradition catholique convergent aujourd'hui pour réserver le sacré religieux au plus intime de la conscience de l'homme, «image et ressemblance de Dieu», et au culte que la personne doit rendre à la vérité. Cette égalité démocratique des sujets de droit ne doit pas être niveleuse des particularités confessionnelles ou ethniques qui constituent la richesse humaine, mais elle doit leur ouvrir largement l'espace social nécessaire à leur existence propre dans le respect des distinctions nécessaires, de la liberté de chacun et du bien commun de tous. Il est de fait que les communautés juives, aujourd'hui dans le monde, fleurissent dans les pays de culture chrétienne où le régime démocratique est le plus ancien et le plus respecté: l'Europe occidentale, les États-Unis...

3. Il est un autre point pratique et de portée sociale considérable. On peut le désigner d'un terme sans doute galvaudé: le refus du «racisme».

– Du point de vue juif, la distinction entre Israël et les Nations ne se détermine pas selon des caractéristiques ethniques ou culturelles;

mais elle connote uniquement la mémoire d'un appel constitutif qui en assigne au peuple juif une mission de service à l'égard de tous. Aucune supériorité ou infériorité humaine n'est décisive aux yeux du Très Haut. Seule la relation au Trois fois Saint institue une distinction qui comporte en elle-même l'universalisme de l'espérance et le germe d'un droit égal pour tous.

– La vision chrétienne est parasitée de l'intérieur par les identifications nationales. Mais à l'école de l'universalisme d'Israël, elle se sait porteuse d'un *universalisme de communion*. Toute culture, toute ethnie, toute langue, toute nation mérite d'être considérée et respectée dans sa particularité, mais aucune d'entre elles ne peut s'arroger une supériorité ou réclamer une domination qui offenserait la dignité commune et l'unique vocation de tous. Bien plus, le dessein de la Providence, tel que le catholicisme à la suite de la Bible le conçoit, rassemble les familles humaines, déjà unies par l'origine reçue de leur Créateur, dans la communion à la même Bénédiction, promise en Abraham à toutes les nations. C'est par méconnaissance des voies du Seigneur et de l'Élection de son Peuple qu'en 1975 Israël a été condamné par les Nations Unies, condamné comme «État raciste», au même titre que l'Afrique du sud de l'Apartheid; comme si la séparation sacrée entre le peuple et les Nations avait été abolie et pouvait être mensongèrement réduite à une prétendue «*limpieza de sangre*».

En vérité, la vision de la communion catholique s'inspire de celle du Peuple de Dieu et des rapports d'Israël aux *goïm*. Pour le catholicisme, la tentation a été celle des païens, d'effacer de sa conscience la singularité juive. Pour les Juifs, le risque est de laisser les Nations dans une brume inquiétante, et d'en méconnaître — à défaut de pouvoir l'oublier — le christianisme. Peut-être s'avérera-t-il qu'une réflexion commune permettrait aux uns et aux autres d'affiner leurs visions et de rectifier leurs pratiques?

J'ajouterai en conclusion une considération qui touche plus directement le domaine de la *foi*. L'héritage des polémiques et des suspicions a provoqué des attitudes figées et crispées tant chez les chrétiens que chez les Juifs, dans la vision d'eux-mêmes et dans l'image des autres. Cela a trop souvent abouti dans le champ intellectuel, je ne dirais pas à nier l'autre, mais — pour prendre un terme médical — à le scotomiser; disons, à faire comme s'il n'existait pas. Le dialogue rétablit le contact, mais il oblige aussi chacun à retrouver sa mobilité à l'égard de l'autre, et donc à se changer, à s'approfondir, face à l'autre.

– Le catholicisme connaît désormais — grâce à Israël — une ouverture plus large à la connaissance de *l'hébreu*, langue de la Bible, et à la richesse de la tradition juive qui la commente. Les changements spectaculaires dans la facilité d'accès et dans la découverte historique de la *Terre* d'Israël ont depuis un demi-siècle investi la conscience catholique. Aux croyants ordinaires, cette Terre est désormais familière; les exégètes et les savants peuvent faire le passage vers plus de réalisme dans la considération des textes de l'Écriture et de l'Histoire sainte.

Plus profondément, la reconnaissance de l'État d'Israël et du *don* irrévocable fait par le Seigneur à son Peuple amène la vision catholique du salut à retrouver ses *origines* et à reconnaître leur fécondité. La compréhension que l'Église a d'elle-même se remodèle sur la vision, trop souvent occultée, que les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament donnent de l'Économie du salut.

– Du côté juif, puis-je penser qu'un mouvement comparable et symétrique puisse se produire? Les spécialistes des découvertes de Qumran et des débuts de l'ère chrétienne savent le foisonnement extraordinaire de la pensée juive à ce propos et des débats qui la traversent avec une pleine liberté. Serait-il utopique d'imaginer qu'un dialogue positif et bienveillant entre les chrétiens, comme chrétiens, et les Juifs, comme Juifs, incite les uns et les autres à laisser sourdre, dans la fidélité à leur appel, un surcroît spirituel dont on ne peut à l'avance prédire les fruits?

Autrement dit, je parie pour une fécondité dont nous ne pouvons avoir aujourd'hui qu'un vague pressentiment. Peut-être faudra-t-il attendre une génération encore pour que, sous la pression du monde environnant, cet échange se produise et soit perçu par chacun non comme une menace, mais comme une chance pour son identité propre?

*
* *

Réfléchir ainsi sur la vision réciproque des Juifs et des catholiques, et sur leurs convergences dans le monde tel qu'il advient, ce n'est pas nouer une alliance tactique; c'est reconnaître l'enracinement de l'esprit dans l'histoire et nous aider à penser notre propre destin.

Cette rencontre avec le christianisme dévoile quelque chose de la vocation juive, en en révélant les fruits. Elle met en évidence comment la racine juive porte des greffes qui lui paraissaient peut-être étrangères, mais qui certifient sa pérennité et en attestent l'origine. Elle lui donne l'occasion de redécouvrir sa vocation à l'universel.

Ce grand partage s'est déjà esquissé non sans soupçons, drames et conflits dans le domaine séculier de l'humanisme moderne. Il s'agit d'aller, en amont et en aval, jusqu'au bout de la vocation d'Israël.

F-75007 Paris Jean-Marie Cardinal LUSTIGER
32, rue Barbet-de-Jouy Archevêque de Paris

Sommaire. — Juifs et chrétiens ne se connaissent guère. Les catholiques ont une compréhension difficile de l'identité juive, de la destinée d'un peuple souvent livré à la dispersion et à la persécution, de la naissance et de l'existence de l'État d'Israël. Les Juifs ignorent le fait chrétien et son originalité parmi les Nations. L'A. évoque leur patrimoine symbolique commun. Il rappelle leurs convergences dans la vision éthique du monde, l'intelligence de la démocratie et de la liberté, le refus du racisme. La racine juive porte une greffe qui certifie sa pérennité et atteste son origine.

Summary. — Jews and Christians do not know each other much. Catholics are slow in their appreciation of the Jewish identity, of the destiny of an often scattered and victimised people, of the birth and existence of the State of Israel. Jews are little aware of Christianity and of the specific meaning of its presence among the nations. The A. claims that both have a common symbolic heritage, and he recalls their meeting of minds in various fields, such as their ethical view of the world, their conception of democracy and liberty, their utter allergy to racism. From the Jewish rooth springs a graft that guarantees its perennity and authenticates its origin.